

Pierre Claverie

Lettres et messages d'Algérie

Édition revue et augmentée

KARTHALA

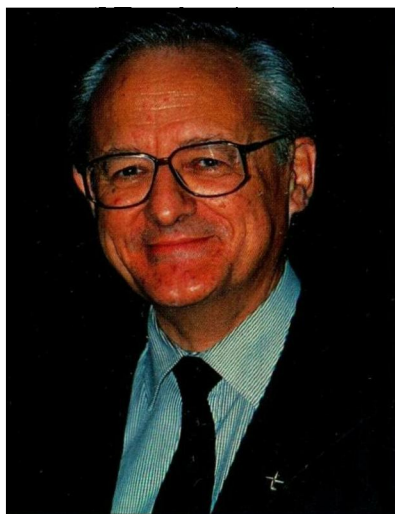


Photo : A. Robert/Orop

Il connaissait la religion musulmane de l'intérieur, sans jamais donner une appréciation blessante ou rétrograde, comme le faisaient certains orientalistes. Il savait mettre en exergue les points de rencontre. Dans ses interventions, lors des rencontres sur les sujets les plus variés, il parlait avec chaleur et amour parce qu'il avait foi en l'homme. C'était un mystique d'un genre nouveau.

Rahal Redouane, *SRI*,
novembre 1996

« Mes amis, je vais vous faire une confidence : mon père, mon frère, mon ami Pierre m'a appris à aimer l'islam, il m'a appris à être la musulmane, amie des chrétiens d'Algérie. J'ai appris avec Pierre que l'amitié c'est d'abord la croyance en Dieu, c'est l'amour d'autrui, c'est la solidarité humaine. Être chrétien ou musulman venait après ; le problème ne se posait pas dans l'école de Claverie. Mes amis, on m'a touchée dans ma chair..., je suis la fille musulmane de Claverie. »

Oum el Kheïr, aux obsèques de Pierre Claverie

Le drame de l'Algérie est que ceux qui choisissent la vie, disent la vérité, cherchent la justice, signent par là même leur propre mort. La liste est déjà longue de ceux qui n'ont plus que leur mort pour nous exprimer le sens de la vie. La parole du Frère prêcheur qu'était Pierre Claverie, cette parole tellement libre parce que tellement vraie, n'a pas achevé sa course.

Bruno Chenu, *La Croix* du 3 août 1996

L'histoire jugera mais il me semble que, dans les années à venir, on reviendra aux lettres de Pierre Claverie, comme on revenait naguère aux lettres de Dietrich Bonhoeffer (*Résistance et soumission*), afin d'y puiser des raisons de croire et d'espérer. Il n'est pas si fréquent aujourd'hui qu'on nous parle de l'Évangile et de ses exigences dans une langue que nous entendons.

René Luneau, avertissement à la nouvelle édition

Chrétiens en Liberté

Collection dirigée par René Luneau

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions KARTHALA, 1996
ISBN : 2-86537-675-5

LETTRES ET MESSAGES D'ALGÉRIE

Pierre Claverie

Lettres et messages d'Algérie

Préface de Vincent Cosmao

4^e édition revue et augmentée

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

AVERTISSEMENT POUR LA 4^e ÉDITION

Lorsqu'au début de l'année 1995, je sollicitai de M^{gr} Pierre Claverie, évêque d'Oran, l'autorisation de rassembler un certain nombre de ses écrits dans un petit livre à paraître aux éditions Karthala, dans une collection intitulée « Chrétiens en liberté » – pouvait-on rêver chrétien plus libre que Pierre Claverie ? – il me donna d'emblée son accord et me fit parvenir un certain nombre de textes, puisés pour l'essentiel dans *Le Lien*, bulletin diocésain dont il écrivait presque toujours l'éditorial. L'année 1995 n'en comportait que deux (septembre et novembre) et je dois à un de ses frères dominicains qui partagea longtemps sa vie en Algérie d'avoir découvert récemment les autres éditoriaux de cette année-là. J'ai lu aussi ceux qu'il écrivit de janvier à juillet 1996, le dernier éditorial, « In memoriam », disant magnifiquement tout ce que l'Église d'Algérie doit au cardinal Duval.

Il m'a donc paru nécessaire de publier dans cette nouvelle édition, l'ensemble des éditoriaux rédigés par Pierre Claverie entre octobre 1988 et juillet 1996, en y insérant ces 14 « lettres » dont je n'avais pas eu connaissance.

L'histoire jugera mais il me semble que dans les années à venir, on reviendra aux lettres de Pierre Claverie, comme on revenait naguère aux lettres de Dietrich Bonhoeffer, publiées dans *Résistance et soumission* (Labor et Fides, 1963), afin d'y puiser des raisons de croire et d'espérer. Il n'est pas si fréquent aujourd'hui qu'on nous parle de l'Évangile et de ses exigences dans une langue que nous entendons.

R.L.

En hommage au compa-
gnon de Pierre Claverie, Sidi
Mohamed Kamel, lui aussi
assassiné.

Préface

Être évêque en Algérie, ce n'est pas une sinécure. Ailleurs non plus sans doute, mais en Algérie, on le reconnaîtra volontiers, c'est un peu particulier, et de plus en plus. Avec la diminution du nombre des fidèles laïcs et même des religieuses et des prêtres, l'Église locale semble se concentrer sur la personne de l'évêque qui n'en devient pas pour autant un « tuteur de biens vacants », mais plus que jamais, peut-être, le pasteur d'un peuple dont les frontières sont invisibles. Quatre évêques en responsabilité, sans oublier, bien sûr, « le Cardinal », retiré mais intensément présent, pour une Église de quelques milliers de fidèles dispersés sur des milliers de kilomètres, quelques centaines de religieux, quelques dizaines de prêtres, sans « peuple à évangéliser », c'est une situation atypique dans un pays de plus de trente millions d'habitants en désarroi.

Au long des millénaires, le pays dont les premières populations connues étaient composées de Berbères ou Imazighen (hommes libres) a subi successivement des influences phéniciennes, carthaginoises, romaines, vandales, byzantines, arabes, turques, espagnoles et françaises. De tels brassages de peuples ou de groupes humains laissent toujours des traces, souvent refoulées.

L'Église n'oublie ni ses racines dans la romanisation et la christianisation de l'ensemble de l'Afrique du Nord aux premiers siècles où des centaines d'évêques pouvaient se réunir en conciles et donner le ton à ce qui était en train de devenir l'Église latine ; ni ses racines plus récentes dans la population chrétienne d'origine européenne à l'époque coloniale.

Cette Église n'est pas cependant que le petit reste de cette époque qui eut aussi son temps de « gloire » parfois « triomphaliste » : les mosquées transformées en églises ont été retransformées en mosquées. Et au fur et à mesure que les « pieds noirs » s'en allaient ou mouraient, une nouvelle époque, brève, s'ouvrait qui en fit provisoirement une église de coopérants de toutes origines ou d'étudiants d'Afrique noire.

Si j'ai accepté d'écrire cette préface à l'édition d'un choix de textes de Pierre Claverie, ce n'est pas seulement par amitié fraternelle ; c'est parce que j'ai eu la chance, il y a un peu plus de dix ans, d'aller quatre ou cinq fois en un an en Algérie.

M^{sr} Scotto, évêque émérite de Constantine, avait été chargé de préparer avec une commission une session sacerdotale interdiocésaine sur le thème : « Évangile et promotion de l'homme dans notre pays ». Si mes souvenirs sont exacts, c'est au téléphone qu'il m'avait sollicité pour y intervenir. Le cahier des charges était assez lourd : l'échéance était à un an et je devais aller trois fois en Algérie pour travailler avec la commission, visiter, écouter le plus possible les communautés dispersées et une quatrième fois pour animer la session qui devait rassembler tous les évêques et quelque cent vingt prêtres, religieuses et laïcs. Comme la demande était pressante, je finis par accepter.

Mon objectif en allant à la première réunion de commission était d'obtenir le renversement du processus que suggérait le titre : non partir de l'Évangile pour réfléchir sur la promotion de l'homme en Algérie mais partir de la situation et de la problématique du développement en Algérie pour réfléchir sur la pratique et l'intelligence de la foi en l'Évangile. Non sans mal, j'obtins gain de cause et par la suite la démarche que je proposais allait être mise en œuvre.

Aux deux voyages suivants, je visitai le diocèse de Constantine puis celui d'Oran avec un détour en voiture de Ouargla à Oran par Ghardaïa et le sud oranais. C'était le Ramadan et j'eus l'occasion de percevoir la qualité des relations entre les communautés chrétiennes et leurs voisinages musulmans ; d'apercevoir aussi ce qu'était à l'époque cette église de « coopérants » : dans la même journée, autour d'Aïn Temouchent, je vis des Hongrois, des Indiens, des Brésiliens, des Français, etc., travaillant sur divers chantiers, et à l'assemblée diocésaine d'Oran,

le jour de la Pentecôte à l'Eucharistie présidée par Pierre, il y avait parmi les 800 participants des chrétiens de tous horizons et j'entendis prier en arabe « en communion avec notre pape Chénouda et notre pape Jean-Paul », comme il m'était arrivé à Annaba de présider l'Eucharistie de l'Épiphanie où les quatre cinquièmes des 150 participants étaient des Polonais à qui mon homélie était traduite.

Étant un peu familiarisé avec le pays et son Église, je pus, à la session interdiocésaine, proposer un parcours d'analyse et de réflexion selon le processus que j'avais annoncé, en tâchant de faire passer mon public de l'observation quotidienne de l'échec d'un « développement » administré à l'auscultation de l'éventuel autodéveloppement d'un peuple qui ne se résignait pas à son sort.

Dans la décennie précédente, j'avais observé avec intérêt et sympathie le rôle de premier plan tenu par l'Algérie dans la tentative d'instauration d'un nouvel ordre économique international. Tout cet effort, qui n'était pas sans pertinence tant qu'il s'agissait de tirer parti du pétrole comme levier d'une politique internationale, se perdait dans les sables et on commençait à voir ce que pouvait donner le pétrole exploité comme rente.

Le développement de l'Algérie avait été pensé selon un plan de type soviétique, en partie conçu par des Français, mis en œuvre par des Algériens qui avaient fait le double choix du socialisme et de « l'industrie industrialisante ». Cette politique avait en partie permis de loger, de scolariser, de soigner, d'employer une population qui était en train de tripler en trente ans, mais ses effets pervers apparaissaient déjà au grand jour avec en particulier l'effondrement de l'agriculture accéléré par l'idéologie et une assistance technique de type soviétique : c'est là que j'ai pris conscience que si on peut transformer un paysan en manœuvre en vingt-quatre heures, il faut deux générations pour transformer un manœuvre en paysan. J'ai rencontré un fellah qui gagnait sa vie sur un hectare de culture maraîchère sur le sable grâce à une motopompe (il en avait deux ou trois autres au rebut) et les fils d'un ménage de nomades sédentarisés, encore vivants qui autogéraient collectivement, sans assistance technique, des cultures maraîchères sur irrigation artisanale à côté d'un médiocre champ de céréales sous assistance technique

hongroise. Avant la rupture du jeûne avec eux, j'ai mangé dans leur verger de délicieuses cerises.

Lors de travaux de groupes, j'avais seulement donné comme consigne d'observer ce qu'ils voyaient naître autour d'eux comme initiatives, innovations, redécouvertes de techniques traditionnelles, de formes de solidarité, etc. Ce que j'ai entendu a fait mon admiration et m'a rempli d'espérance pour l'avenir de l'Algérie. Si le cadre fourni par mes interventions théoriques les avait stimulés, c'est de leur expérience que se dégagent les germes et les signes de la vitalité du peuple, de la « société civile », qui ne me semble pas s'être démentie depuis, quels qu'aient été les bouleversements, les drames, les manifestations de barbarie qui, depuis quelques années, sont répercutés dans nos médias.

Et c'est là que je reviens à Pierre Claverie. Depuis des mois, des années, une des remarques, lues sous sa plume ou souvent entendues dans de nombreux échanges avec lui, qui me parlent le plus directement, c'est celle qu'il fait sur la « résistance » de la société civile. Attentif et rigoureux dans son observation et ses analyses politiques, en dialogue serein et ouvert avec des Algériens de tous milieux, niveaux de responsabilité, tendances confessionnelles ou politiques, s'exprimant en pleine liberté où qu'il soit, je l'ai vu ou entendu aux pires moments d'impasses ou de détresse terminer ses tours d'horizon en disant son espoir fondé sur la consistance, la patience, la résistance de la société civile. « La vie continue », les enfants vont à l'école, ceux qui ont un travail vont à leur travail, etc. « Les Algériens ont voté pour la paix ». C'est dans cet espoir vécu en résonance avec son peuple que me semblent, ancrées, greffées, enracinées son espérance, son assurance pastorale, sa certitude vécue de la victoire de la vie sur la mort. Le témoignage de sa foi se décante de plus en plus comme il arrive quand, affronté quotidiennement à la mort, on entrevoit que le « passage » donne un sens à la vie, « est » la vie.

Dès lors la parole ne peut plus être la répétition d'une parole « venue d'ailleurs ». Elle coule de source, elle germe de la terre, elle naît d'une conscience vivante en prise sur une conscience collective, un inconscient collectif, elle vient du fond des âges, d'au-delà de toutes les frontières, de toutes les fractures entre

cultures, religions, croyances, etc. Non qu'elle ne soit la Parole éternelle du Dieu Vivant, mais parce qu'elle l'est et qu'elle trouve expression en ce lieu de fracture – pour reprendre une expression qui lui est chère – où sa vocation l'a situé et où il vit sa foi en communion avec ceux, chrétiens ou musulmans, croyants ou incroyants, avec qui la vie le met quotidiennement en relations. S'il dit volontiers qu'il est lassé desdits « dialogues interreligieux », institutionnels, formels, où les mots qu'on emploie « n'ont pas encore été chargés d'une expérience commune », c'est que ce qu'il a à dire vient d'au-delà ou d'en deçà des mots, d'au-delà des fractures, de cette expérience commune où sous les mots qui divisent une réelle communion se vit qui n'a pas de mots pour se dire. Me vient à l'esprit en écrivant ceci ce que Mamadou Dia (ancien Premier ministre du Sénégal) m'écrivait il y a 30 ans, de sa prison où ma lettre lui faisant part de la mort de Lebreton avait pu lui parvenir : « Ce que j'ai vécu avec Lebreton, ce n'est pas une expérience de coopération technique, c'est une expérience de confraternité spirituelle ». Je pense que nous sommes quelques-uns à pouvoir témoigner que leurs échanges n'étaient pas interreligieux : ils portaient sur les conditions politiques, économiques, sociales, etc., d'un « développement au service de l'homme au Sénégal ».

La vie de Pierre se joue plus au ras du sol, du quotidien, au passage des barrages vrais ou faux, ou dans la conduite au rétroviseur. Si, aux contrôles, il lui arrive de se présenter comme « cheikh chrétien » et d'être reconnu comme tel avec le sourire, ce n'est pas parce qu'il aurait des tentations de prosélytisme, mais parce qu'il y a des musulmans qui, sans le dire, le reconnaissent aussi comme leur évêque et il arrive que même des islamistes l'interrogent pour une meilleure intelligence de leur foi...

Ces quelques évocations me rappellent bien des propos que j'entendais il y a dix ans à la session de 1984. Et je me dis qu'il doit y avoir une nappe phréatique par laquelle une expérience commune, indicible, communique à travers l'espace et les siècles. Je me souviens qu'un jour le prêtre ou le frère qui me conduisait à la lisière du désert de Ouargla à Ghardaïa en 2 CV me racontait l'histoire ou la légende d'un « marabout » qui avait obtenu de Dieu la permission de « prier avec du pain et du vin ». Et nous nous disions que c'était peut-être, au XIX^e ou XX^e siècle,

le dernier prêtre ou évêque de l'Église primitive qui pourtant aurait fini de disparaître au XI^e siècle...

La légende peut être plus vraie que l'histoire et toute histoire plonge dans une mémoire enfouie qu'il faudrait faire émerger pour comprendre ce qui s'y passe en vérité. La ligne de fracture, dont parle Pierre Claverie, n'est ni politique, ni sociale, ni culturelle, ni religieuse, ni idéologique, etc. ; elle est le lieu de la vérité qui est toujours à faire, à faire surgir, à faire naître, le lieu de la naissance et de la résurrection à travers la mort, le lieu de la révélation de l'homme en relation à Dieu et à ses frères, à ses frères et à Dieu, sans autre explication que la vérité de la relation.

C'est le lieu d'où parle Pierre, surtout quand il ne dit plus que ce qu'il lui faut dire pour dire quelque chose : « Devant les certitudes impavides des religions officielles... on a plutôt envie de se taire »... « L'essentiel n'est pas d'affirmer une vérité transcendante, mais de la réaliser dans les êtres de chair et de sang que nous sommes, de la faire ».

Lui font écho ces lignes du bulletin des moines de Tibhirine, en 1995, citées dans La Croix du 29 mars 1996 : « Il faut d'abord se taire longtemps. Entendre la clameur des "choses" non dites, cachées, étouffées, déformées... Se laisser transpercer. Se tenir debout. Un calvaire à partager. Une table aussi, préparée pour tous, où l'espérance apprend, jour après jour, à se nourrir de ces "choses"-là qui nous arrivent, à boire en frères à cette coupe-là qu'il nous était plus facile d'écarter que de choisir ».

Vincent Cosmao, o.p.
le 29 mars 1996

PRÉSENTATION

Qui est Pierre Claverie ?*

Cheikh chrétien. C'est ainsi que se présente l'évêque d'Oran, Pierre Claverie, Français né en Algérie. Son diocèse – grand en taille, petit en nombre d'âmes – il le parcourt au volant de sa voiture, vrai pasteur d'une Église catholique qui a collectivement décidé de rester dans un pays où « chaque heure vécue est une heure arrachée à la mort ». Rencontre.

Pierre Claverie, évêque d'Oran, est un personnage atypique. Il ignore les rudiments de la langue de bois ; sa fâcheuse tendance à appeler un chat un chat en agace d'ailleurs plus d'un. Il ne lui déplaît pas d'être contredit : il s'emballe alors pour défendre ses idées. Et il assaisonne le tout d'une bonne pincée d'humour. Il fuit le décorum comme la peste, et il tutoie ses vieux copains. Dans les bleds de son Algérie natale, il se présente comme un « cheikh chrétien ». En espérant que ce titre ne lui vaudra pas, un jour, une balle dans la tête. Français, né en Algérie, il trône en équilibre entre deux mondes. Un équilibre qui, à l'en croire, n'est pas facile à trouver...

Les chrétiens sont nombreux à quitter l'Algérie. Plusieurs congrégations religieuses ont levé le camp. Ma première question risque de vous sembler banale : pourquoi vous obstinez-vous à rester ?

Il est vrai que les derniers chrétiens encore en Algérie sont soumis à des pressions pour quitter le pays, du moins provisoire-

* Cf. « L'invité : Pierre Claverie, évêque d'Oran », in *L'Actualité religieuse*, n° 136 (15.9.1995), pp. 39-43.

ment. Même nos amis nous conseillent de partir vivants plutôt que de nous exposer à une mort qu'ils jugent inutile ! En tant qu'Église, nous avons collectivement décidé de rester, tout en libérant ceux et celles qui ne supportent pas la violence de la situation. Dans le diocèse d'Alger, le plus durement touché, près de la moitié des religieuses ont choisi de s'en aller. Le nombre des laïcs a lui aussi considérablement diminué : les coopérants qui n'ont pas été rapatriés vivent dans des zones industrielles hyper-protégées. Les autres, ceux qui sont nés en Algérie et y ont toujours vécu, ont pour la plupart expédié leur famille en France.

En accomplissant, donc, des prouesses pour obtenir des visas !

Non, car officiellement, tous les chrétiens d'Algérie sont, sinon étrangers, du moins binationaux – cela sous-entend qu'ils sont des chrétiens étrangers, ayant accédé à la nationalité algérienne après l'indépendance. Il est convenu que les Algériens d'origine sont d'office musulmans, ce qui explique que, contrairement à ce qui se passe dans d'autres pays arabes comme l'Égypte, l'Irak ou le Liban, la religion ne soit pas inscrite sur la carte d'identité. Quant aux autochtones convertis, s'ils font partie du paysage et de la société, ils se font extrêmement discrets. Ils n'ont pas d'existence officielle, pas de statut reconnu, et s'ils déclinent leur religion, ils s'exposent à la marginalisation, y compris au sein de leur famille. La présence chrétienne nationale s'est arrêtée en Algérie au XI^e siècle où l'on retrouve la trace de quelques communautés dans l'Ouest oranais.

Si je comprends bien, il n'y a pas foule dans votre diocèse !

Le complexe pétrochimique d'Arzeu dépend du diocèse d'Oran. Mille cinq cents expatriés y vivent, pour un ou deux ans encore, sous haute protection ; s'ils sortent du camp, c'est sous escorte armée. Un prêtre y célèbre trois offices par semaine. Par ailleurs, trois à quatre cents chrétiens sont dispersés dans le reste du diocèse, parmi lesquels vingt prêtres et cinquante religieuses.

J'en reviens à ma première question : votre présence, en tant qu'évêque, est-elle réellement nécessaire ?

Si vous entendez par là la présence d'un évêque au sens classique du terme, présidant à des structures de l'Église, fortement implantées, dans un pays de tradition chrétienne, je vous répondrai non. En revanche, la question ne se pose pas si l'on considère l'évêque comme un grand curé, un doyen de région, ainsi qu'il en était au début de l'histoire chrétienne. Dans ce cas, son rôle, mon rôle, est important : il consiste à essayer d'affermir la foi de ses frères dans l'Église, de réaliser l'unité de cette Église, et de la rendre assez vivante pour qu'elle puisse, dans le milieu où elle se trouve, témoigner de ce qui l'habite. Y compris dans un pays musulman comme l'Algérie où la présence chrétienne est conçue comme une présence de solidarité. Évidemment, si on nous oblige à plier bagages...

Plus concrètement, en quoi consiste votre présence ?

J'ai la chance de pouvoir assumer mon rôle de pasteur sans me perdre dans des tâches administratives ce qui signifierait, à mes yeux, la mort de l'Église. Je passe mon temps à circuler pour assurer une communion entre toutes ces petites communautés dispersées dans l'Ouest algérien, généralement composées de trois ou quatre religieuses, un ou deux prêtres, et une dizaine de fidèles. Contrairement à l'image que véhiculent les médias occidentaux, en Algérie, la vie continue. Les villes sont aussi animées qu'autrefois, chacun continue de mener ses activités, qu'il soit étudiant, commerçant, fonctionnaire ou que sais-je encore. Les gens savent qu'ils prennent des risques ; c'est leur manière de se situer dans ce conflit, de résister face au totalitarisme, à l'exclusion, à la violence. Chaque heure vécue est une heure arrachée à la mort. L'Église s'associe à cette résistance en maintenant, elle aussi, son activité quotidienne auprès de milliers d'Algériens, en relation avec eux. Il serait scandaleux qu'elle réagisse comme une multinationale qui a des intérêts à défendre et qui retire ses pions quand ça va mal !

Vous passez donc une grande partie de votre temps sur les routes. Vous savez pourtant que vous constituez une cible de

choix : votre assassinat aurait un bel impact médiatique ! Êtes-vous escorté dans vos déplacements ?

Mon assassinat serait en effet un gros coup. Dois-je pour autant partir en laissant d'autres sur place, au risque qu'eux-mêmes se fassent assassiner ? Je circule donc tout seul, au volant de ma voiture – qui est probablement reconnaissable. Inutile d'exposer d'autres personnes à un éventuel attentat ! Je prends quelques précautions élémentaires : je ne sors pas à n'importe quelle heure, je fréquente les itinéraires les plus sûrs, même si je sais qu'aucun itinéraire n'est complètement sûr, je garde un œil sur mon rétroviseur, j'essaye de semer d'éventuels poursuivants en faisant quelques détours.

C'est illusoire.

Je sais, mais il faut vivre quand même.

Quelle place occupent les chrétiens dans ce milieu strictement musulman qu'est l'Algérie ?

Notre petite Église qui, statistiquement, ne représente pas grand-chose, a une importance symbolique tout à fait disproportionnée dans l'opinion algérienne. Nos prêtres et religieuses, dont le nombre ne se justifie pas uniquement en fonction des œuvres de l'Église et de son activité interne, assurent une base de relations permanentes avec le peuple algérien. Leur présence est perçue d'une manière très positive par ceux qui sont favorables au pluralisme, voire à la présence étrangère, mais aussi par des islamistes qui nous accordent leur confiance. Le moindre incident dont nous sommes l'objet suscite des milliers de réactions. Nous sommes entourés, comme jamais par le passé, d'un écran protecteur musulman. Notre présence gratuite est, pour eux, le signe que l'Algérie n'a pas été abandonnée à son chaos.

Une présence gratuite, et finalement inoffensive...

Aux yeux de certains, nous pouvons paraître dangereux ! Nous avons ouvert, dans nos maisons, des bibliothèques très fréquentées par les étudiants, des centres d'alphabétisation ou de formation féminine, qui sont autant de plates-formes de rencontre avec

le peuple algérien. L'année dernière, l'une de nos bibliothèques a été attaquée, à la Casbah d'Alger. Le frère Henri et la sœur Paule-Hélène, qui s'en occupaient, ont été assassinés. Depuis, d'autres bibliothèques ont été contraintes de fermer leurs portes, à la suite de menaces, mais beaucoup continuent de fonctionner. Nous rendons ainsi un tas de petits services, sans avoir de grandes œuvres comme en Tunisie ou au Maroc où nous gérons des écoles et des hôpitaux : depuis 1976, le régime algérien, bâti sur le modèle soviétique, a bien délimité notre présence à travers les nationalisations.

Vous ne cherchez donc ni à convertir, ni à évangéliser ?

A convertir, certainement pas. L'histoire entre chrétiens et musulmans est suffisamment conflictuelle depuis les origines ; notre objectif est de durer, dans la solidarité, pour que la découverte mutuelle puisse se faire dans un climat serein. A évangéliser ? Oui, au sens où nous proposons la révélation d'un Dieu amour. Je sais que cette proposition peut être refusée, mal interprétée, que je risque d'être persécuté à cause de cela, mais je sais aussi que cette proposition fait partie de l'existence chrétienne. La place de l'Église est aussi, pour cette raison, sur toutes les lignes de fracture, entre les blocs humains et à l'intérieur de chaque être humain, partout où il y a des blessures, des exclusions, des marginalisations. Nous sommes donc, ici, bien à notre place.

Au risque d'attiser certains conflits ?

Soyons clairs : la guerre qui se déroule en Algérie est une guerre entre musulmans, dans laquelle les chrétiens tiennent un rôle marginal. Quand ils sont tués ou pris en otages, c'est pour frapper l'opinion internationale. Notre départ ne résoudrait aucun problème, mais il consacrerait le rejet définitif de nos différences. Il signifierait que nous acceptons, une fois pour toutes, le fait qu'il est impossible, pour des hommes différents, de s'entendre. En Algérie ou ailleurs, y compris en Europe. Nous irions dans le sens de ces islamistes pour qui une présence chrétienne nationale est une écharde dans la chair de l'islam. Un corps étranger qui doit être rejeté, comme c'est le cas en Égypte où

s'exerce une pression institutionnelle sur les coptes afin qu'ils se convertissent. Ou s'en aillent. Ils sont d'ailleurs des milliers à céder, chaque année, à ces pressions. Au Maghreb, le cas est différent. Le noyau chrétien est une toute petite chose qui n'offre aucune prise à des rapports de force. Notre différence n'est pas seulement tolérée : elle est souvent accueillie comme une chose importante.

Votre attitude est paradoxale. Vous prônez l'ouverture, mais vous n'êtes pas tendre à l'égard du dialogue interreligieux...

Du dialogue institutionnel. Ces grandes manifestations au cours desquelles un bloc musulman et un bloc chrétien échangent des idées formelles risquent d'être une duperie. Nous n'avons pas encore les mots pour dialoguer. Certes, nous utilisons les mêmes termes – Dieu, les prophètes, la révélation, la religion – mais le contenu de l'expérience qu'ils recouvrent est radicalement différent : ils n'ont pas encore été chargés d'une expérience commune. Le dialogue ne consiste pas à échanger des informations, mais à poser à l'autre, et à se poser à soi, des questions radicales : que signifie, par exemple, Marie, mère de Dieu ? Réfléchissez : c'est un blasphème ! Non, je ne suis pas un amateur de colloques. D'ailleurs, leurs conclusions sont en général tellement vagues que les papiers sur lesquelles elles sont écrites se perdent aussitôt. Si les participants en retirent un bénéfice, c'est celui de pouvoir rencontrer l'autre, de nouer éventuellement avec lui une relation d'amitié qui pourra aboutir un jour à un changement des mentalités. C'est d'ailleurs ce sur quoi je me base, à Rome, en tant que membre du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux.

La relation d'amitié est finalement plus importante que l'échange théologique ou doctrinal ? Elle peut avoir un goût d'inachevé...

Elle constitue le point de départ de ces échanges. C'est en étant affrontés aux mêmes problèmes, aux mêmes défis quotidiens, qu'on apprendra à vivre ensemble, qu'on apprendra les mots pour se dire. Chrétiens et musulmans se sont créés des univers distincts qui leur permettent de se situer dans le monde. Ces uni-

vers construits ont chacun sa logique, son vocabulaire, ses catégories : un échange à ce niveau ne va pas très loin. Il faut d'abord, je le répète, vivre ensemble.

Vous êtes né en islam, vous avez toujours vécu parmi les musulmans. Ne me dites pas que nous n'êtes pas mûr pour ce dialogue ?

Je suis pied-noir, je suis né en Algérie, mais j'ai grandi dans ma bulle coloniale. Dans mon enfance, en ville, je ne fréquentais pas le milieu musulman. Au moment de l'indépendance, j'avais la tête pleine d'images des « Arabes » massacrant le monde dans lequel je suis né. Ce n'est qu'à mon retour en Algérie, en 1967, que j'ai découvert, au-delà des « terroristes », des personnes. J'ai eu, j'ai toujours, des amis musulmans. J'essaye de rejoindre l'autre tel qu'il vit sa religion, pas telle qu'on l'exprime pour lui dans les livres. Et je suis de plus en plus convaincu que seule cette mise en présence de personnes ébranlera les certitudes toutes faites sur lesquelles on risque sans cesse de se replier, de s'enfermer. Mais nous devons prendre conscience de nos différences, avant d'établir un registre d'échanges commun, qui ira au-delà des apparences.

A trop mettre en exergue les différences, on risque la diabolisation...

Regarder l'autre qu'il est, avec ses différences, ne signifie pas le diaboliser ! Le dialogue interreligieux, tel qu'il est conçu en Europe, m'inquiète. L'Occident s'est aperçu, il y a une trentaine d'années, de l'existence de l'islam. Jusque-là, dans une attitude de colonisateur, il portait un regard méprisant, ou au mieux indifférent, sur cette religion. Pleins de bonne volonté, des hommes d'Église ont voulu inverser ce courant : ils ont présenté l'islam sous son jour le plus positif. Cette étape peut-être nécessaire, mais si on en reste là, c'est la catastrophe ! Il n'est pas vrai que tout le monde est beau, tout le monde est gentil. Pas plus du côté musulman que du côté chrétien. Prenons acte de nos aspects négatifs, faute de quoi les désillusions seront terribles. Interpellons, par exemple, les théologiens musulmans sur leurs rapports avec les minorités : leur attitude est parfois intolérable ! Certes,

dans le passé, la dhimmitude (1) a représenté un progrès par rapport à l'exclusion quasi systématique qui était pratiquée dans les systèmes supposés chrétiens. Mais c'est du passé ! Il n'est pas normal qu'aujourd'hui, des chrétiens, citoyens de plein droit de pays dont ils sont originaires, soient traités comme des citoyens de seconde zone du seul fait de leur religion ! Ayons le courage d'aborder cette question, ainsi que d'autres, de plein front : c'est ça, le dialogue. Ce qui nécessite, bien sûr, une grande confiance en l'humanité.

Bref, le fossé ne vous semble pas facile à combler. Et la montée de l'islamisme n'est pas pour faciliter les choses.

Le prix du dialogue est très élevé, puisqu'il suppose qu'on sorte de soi pour vivre ensemble. Au fond, nous nous posons tous les mêmes questions, celles de la vie, de la mort, de l'amour, de la souffrance. Chacun y répond dans sa culture, avec ses mots. Mais déjà, quand ces questions émergent, Dieu est là. Pour ce qui est de l'islamisme, il exprime une crise radicale de l'islam face aux pressions de la modernité. Le monde chrétien vit, depuis une quarantaine d'années, une crise analogue, qui s'exprime moins violemment mais qui témoigne, elle aussi, d'ébranlements profonds. Nul besoin d'être un spécialiste de l'Église pour constater ce phénomène de repli, ces tentatives de reprise en main autoritaires des chrétiens, pour les rassembler et leur permettre de faire face à la modernité ! Toutes ces interrogations, de part et d'autre, toutes ces remises en cause, peuvent au contraire aboutir à l'instauration d'un dialogue sur des bases plus vraies.

Vous êtes bien audacieux ! Avez-vous réussi à établir un dialogue avec les islamistes algériens ?

L'irruption du phénomène islamiste a complètement déstabilisé la majorité des musulmans algériens. Ces derniers ne connaissaient jusque-là qu'un islam populaire, traditionnel : l'islam des confréries, qui restent d'ailleurs très actives. Les isla-

(1) Ces *dhimmis* étaient des citoyens protégés par l'islam, mais néanmoins confinés dans un statut subalterne.

mistes, qui sont les idéologues, les rationalistes de l'islam, sont venus les juger, les perturber dans leurs croyances, en leur assénant qu'ils avaient tout faux, qu'ils ne connaissaient rien à leur religion. Cela a, du coup, soulevé des tas de questions religieuses autour desquelles nous avons nous-mêmes été interpellés. C'est dans ce contexte qu'ont eu lieu nos premiers véritables échanges avec le monde musulman.

Comment passer sous silence le fond du problème algérien ? Une question me brûle les lèvres : pourquoi avez-vous pris partie contre la plate-forme de Sant'Egidio, vous plaçant ainsi du côté des « éradicateurs » ?

Je suis contre l'extrémisme terroriste islamique, ce qui ne signifie pas que je sois un éradicateur. Je reproche à Sant'Egidio d'avoir consacré le FIS (2) sur la scène internationale, alors qu'il était en perte de vitesse en Algérie, du fait de la violence, mais aussi du fait de ses divisions internes. Je ne mets pas en cause la bonne volonté des responsables de Sant'Egidio, mais je constate que leur initiative a renforcé le FIS comme un interlocuteur incontournable : de part et d'autre, les positions se sont alors durcies. L'Algérie n'est pas l'Amérique latine. Il se trouve que, dans un moment de désarroi, la population a voté pour les islamistes : elle votait en fait contre le parti unique, le FLN. Aujourd'hui, elle est prise en étau entre deux groupes qui ne suscitent pas plus l'un que l'autre sa confiance et son adhésion.

Au fond, qu'avez-vous à craindre de l'arrivée au pouvoir des islamistes ? La charia a déjà été adoptée, en grande partie, dès le début des années quatre-vingt, par le pouvoir en place. Le code de la famille, par exemple, qui consacre la domination du mâle.

Le pouvoir, c'est vrai, a préparé l'islamisation de la société dès les années soixante-dix, quand un courant arabo-musulman a pris le dessus au sein des structures du FLN. C'est à cette époque que l'Église a commencé à être secouée en Algérie : des séminaires sur la pensée islamique ont été organisés, au cours desquels des prédicateurs intransigeants, venus de l'étranger, fustigeaient le

(2) Front islamique du salut.

christianisme. Nous conservons cependant la possibilité de leur répondre, dans la presse. Il est d'ailleurs encore possible d'exprimer des points de vue divergents. Par ailleurs, des milliers d'associations ont aussi vu le jour, elles ont acquis le droit de contester.

Sans grands résultats !

Le débat a le mérite d'exister, avec ce qu'il implique comme réflexions et remises en cause. La société civile se constitue, le droit à la différence est reconnu. Si j'en crois leurs propres déclarations, avec l'arrivée des islamistes au pouvoir, ce droit, pourtant élémentaire, risque d'être supprimé, en même temps que les associations, au nom de la « société idéale » prônée par le Fis. L'Algérie reviendra, d'une manière encore plus radicale, à ce qu'était la politique du parti unique. Le seul pluralisme autorisé le sera à l'intérieur du cadre strict de la charia. Des centaines de milliers d'Algériens, musulmans mais opposés à la confusion religion-État, n'auront plus droit à la parole. Une porte est aujourd'hui entrouverte : elle sera fermée à double tour. Les femmes n'auront même pas le droit de se révolter contre le code de la famille, alors qu'elles se permettent aujourd'hui de contester la domination du mâle, inscrite dans la législation.

Qu'advient-il alors des chrétiens ?

L'Algérie n'est pas l'Arabie saoudite : elle ne dispose pas de ces énormes richesses devant lesquelles s'agenouille l'Occident. Islamiste ou pas, elle a besoin de l'Europe et ne se risquera pas à des représailles économiques. Je ne sais pas ce que nous deviendrons, mais je crois qu'il y aura toujours une Église en Algérie.

Vous êtes né en Algérie. Pourtant, durant notre entretien, j'ai souvent eu l'impression de m'adresser à un étranger résidant en Algérie...

Des milliers d'Algériens se sentent étrangers chez eux, étrangers à ce qui s'y passe ! Mais vous avez peut-être raison. Dans le monde musulman, ce n'est pas la nationalité qui fait l'appartenance, mais la religion. C'est vrai que plus je vis en Algérie, plus je constate, malgré la solidité et la profondeur de mes attaches algériennes, que j'y suis un étranger.

AVANT-PROPOS

« Croire au dialogue »

Je viens d'un pays où nous avons rêvé qu'après des siècles de conflits et 130 ans de colonisation, une réconciliation serait possible. Forts d'une expérience malheureuse, nous étions fermement décidés à ne pas retomber dans les erreurs passées et à mettre en œuvre un véritable dialogue pour mieux se connaître, se comprendre et prendre en charge ensemble les défis communs que nous lançaient les évolutions de nos sociétés. Nous avons tenté sincèrement cette démarche, convaincus de la nécessité et de l'urgence pour notre temps de réviser nos ambitions dominatrices et d'abandonner les exclusives pour éviter le malheur des fractures et des guerres menées au nom de la religion ou sous sa bannière. Avec le temps, nous avons rencontré chez de nombreux musulmans la même volonté, et, dans tout le Maghreb, des cellules de dialogue s'étaient formées. Nous y étions peu nombreux car la présence chrétienne dans ces pays est symbolique : elle pèse de peu de poids et ne représente pas vraiment un danger pour la majorité musulmane. Quelques centaines de prêtres, religieuses et laïcs, coopérants et résidents étaient ainsi décidés à bâtir de nouvelles relations pour un avenir différent.

Les évolutions propres à l'Algérie font maintenant peser sur ce projet une lourde hypothèque. Des groupes armés qui se réclament de l'islam et se proclament combattants (*mudjahidine*) d'une révolution culturelle, politique et économique radicale, nous ont pris pour cible. Ils entendent purifier la terre algérienne de toute présence jugée impure, des juifs, des chrétiens et des mécréants, selon leurs propres termes. Ils invoquent l'histoire

pour justifier ce projet de purification en nous accusant d'être des croisés d'une nouvelle guerre menée par l'Occident contre l'islam, d'être les agents d'un néocolonialisme culturel porteur de perversions auxquelles ils opposent l'héritage arabo-musulman que sont la charia et ses prescriptions, selon leur interprétation. Nous ne sommes d'ailleurs pas les seules victimes de cette opération : des musulmans qui ont une autre interprétation de ce même héritage tombent aussi sous leurs coups.

Nous percevons mieux, dans ces états extrêmes, les enjeux de tels combats, et nous sommes brutalement renvoyés à nos raisons de vivre et de croire. Savoir que l'on est exposé à la mort ne permet plus de se payer de mots ou de bonnes intentions. Et, d'abord, cela nous interroge sur ce que nous sommes réellement pour les autres. Nous croyons sincèrement que nous sommes animés par un désir de réconciliation universelle et de paix, nous pensons que la bonne volonté devrait suffire et qu'ainsi nous répondons à la volonté de Dieu qui, pour nous, est amour, réconciliation et paix. Nous oublions que nous appartenons à un monde qui, tout en se réclamant de l'héritage judéo-chrétien, n'a cessé de manifester, depuis des siècles, une volonté de domination universelle et qui a commis parfois au nom même de la religion des crimes analogues à ceux qui ensanglantent aujourd'hui la terre musulmane. Les vieux démons sont toujours prêts à resurgir de leurs tombes et, en tout cas, ils demeurent présents dans la mémoire de leurs victimes.

Je me rappelle alors que Jésus n'est pas seulement le prophète de l'amour divin mais qu'il a donné sa vie pour le manifester. Et il l'a fait en plaçant sa vie et son œuvre sur les lignes de fracture de l'humanité blessée : fracture dans l'homme désorienté parce qu'il a perdu le sens de sa vie, fractures entre les humains qui s'excluent les uns les autres ou s'exploitent et s'écrasent, fractures entre les croyants, juifs ou païens, qui se mettent à la place de Dieu et se jugent mutuellement en se condamnant à l'enfer. Il a ouvert les bras pour étendre entre les ennemis le pont de la réconciliation. Le signe de la croix, qui paraît tellement blasphématoire à tant de croyants, est pour nous le trait d'union entre Dieu et l'humanité et entre les humains. Cette croix porte un homme écartelé qui donne sa vie plutôt que de l'arracher aux autres pour réaliser le projet de Dieu.

Jésus place mon Église sur ces mêmes lignes de fracture, sans armes et sans aucune volonté ni aucun moyen de puissance. Depuis l'indépendance de l'Algérie, nous avons vécu un appauvrissement continu de tout ce qui faisait notre poids et notre surface sociale (écoles, hôpitaux, institutions diverses) et nous nous sommes trouvés à la merci de ceux que nous voulions continuer à servir, avec des moyens dérisoires face à leurs immenses besoins. Mais ces moyens étaient pour nous des lieux de rencontre, des plates-formes pour mieux se connaître et se comprendre, avec nos différences et le lourd héritage de nos conflits passés et actuels. Quoi de plus nécessaire et de plus urgent aujourd'hui que de créer ces lieux humains où l'on apprend à se regarder, à s'accueillir, à collaborer, à mettre en commun les héritages culturels qui font la grandeur de chacun. Il me semble que le pluralisme est un défi majeur de ce temps. Notre table ronde en est l'image. Nous sommes proches les uns des autres, nous vivons les uns chez les autres : allons-nous perpétuer nos querelles et nos guerres ? Allons-nous reprendre nos conquêtes et relancer nos anathèmes en laissant libre cours à notre volonté de puissance et de domination ?

Chacun porte, il est vrai, un message, une vérité, une conviction qu'il cherche à faire partager. Chacun est pétri par une culture qui le constitue dans son humanité particulière, et c'est à travers elle qu'il entre en communication avec les autres. Nous sommes bien des étrangers les uns pour les autres. Il serait illusoire de penser que nous pourrions atteindre immédiatement l'humanité commune dépouillée de ses marques historiques, charnelles, concrètes. Et cependant, nous pressentons bien que ces marques ne doivent pas nous enfermer dans nos particularismes : les aventures coloniales et missionnaires du siècle dernier nous ont appris qu'il y avait une véritable perversion à croire que chacun réalise l'universel et qu'il a donc le droit (divin) de s'imposer à tous comme la perfection absolue. S'agissant de Dieu, nous savons pourtant bien qu'Il est infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons en concevoir et que nous n'avons jamais fini de Le découvrir. S'agissant de l'homme, nous savons un peu mieux maintenant que le miroir brisé de nos identités doit être reconstitué pour refléter l'homme parfait dont nous parle, entre autres, Ibn Arabi.

Dès lors, l'étranger (l'autre) revêt une importance vitale pour chacun. Je sais bien qu'il y a des équilibres à respecter et des conditions objectives à créer dans les domaines économique et social pour que la relation aux autres soit positive et n'entraîne pas l'agressivité et le rejet. Comme minoritaire dans un monde différent de mes origines, comme émigré, je mesure la difficulté d'être accepté, respecté, accueilli (et encore le suis-je d'une manière extraordinaire en Algérie). Surtout aujourd'hui où l'on croit mieux assurer son identité en se repliant sur l'espace national ou religieux... Mais, précisément, à cause de cela, la violence se généralise. Sans idéalisme et avec persévérance, notre foi en un Dieu qui est entré dans l'humanité nous pousse à y créer les conditions de la rencontre et de la fraternité universelles non pas au-delà de nos différences mais avec elles. Jésus me révèle l'infinie valeur de chaque être humain, précieux aux yeux de Dieu. Il me donne de reconnaître dans l'autre l'appel à sortir de mes limites et de mon arrogance dominatrice pour découvrir en lui ce qui me manque encore pour être pleinement, authentiquement, généreusement humain.

Le maître-mot de ma foi aujourd'hui est donc le dialogue. Non par tactique ou opportunisme, mais parce que le dialogue est constitutif de la relation de Dieu aux hommes et des hommes entre eux. Avec Jésus, je réapprends que Dieu même, pour se faire connaître et manifester sa volonté, a emprunté à l'humanité ses mots et jusqu'à sa chair. Je pressens également que la relation de Dieu à l'humanité révèle quelque chose de son être même qui, pour moi, est communion de relations dans l'Esprit d'amour. Je constate enfin que toute l'histoire sainte se déroule sous le signe de la communication rompue et retrouvée dans un dialogue dont Dieu prend l'initiative. La fécondité de cette histoire lui vient de cet échange d'amour dialogal qui s'inscrit contre la rupture diabolique de l'origine. Et c'est pourquoi j'en veux aux religions, et même souvent à mon Église, de pratiquer plus volontiers un monologue agressif et de cultiver leurs particularismes, et je souffre de voir quel lamentable témoignage donnent les croyances dans leur prétention à soumettre et à régir l'humanité en l'asservissant à leurs lois.

Que l'autre, que tous les autres soient la passion et la blessure par lesquelles Dieu pourra faire irruption dans les forteresses de notre suffisance pour y faire naître une humanité nouvelle et fraternelle. Il y va de l'avenir de la foi dans notre monde.

Forum des communautés chrétiennes
Angers, Pentecôte 1994